





## JANUS

Isaure de Saint Pierre

Thriller

« Aye une prévoyance sage  
Et des faits importants garde le souvenir,  
Semblable au dieu Janus, dont le double visage,  
Voit derrière et devant, le passé, l'avenir. »

Caton, *Distiques*

« Ne pas naître est le meilleur destin pour l'homme, car c'est la seule manière d'éviter toutes les complications de la vie. »

William Boyd, *Les vies multiples d'Amory Clay*

« L'une des distractions préférées des villageois était de prendre des oiseaux au piège, de peindre leurs plumes, puis de les relâcher pour qu'ils aillent rejoindre leurs congénères. Comme ces créatures aux couleurs vives cherchaient la protection de leurs compagnons, les autres oiseaux, voyant en eux des étrangers menaçants, attaquaient et mettaient en pièces ces parias jusqu'à ce que mort s'ensuive. »

Jerzy Kosinski, *L'oiseau bariolé*

## Chapitre 1

Le petit moteur Wartburg de 50cv de son chalutier ronronnait allègrement. Christophe Vontran, 25 ans, avait passé son week-end à le graisser, lubrifier, bichonner. Il ne s'agissait pas de tomber en panne sur cette côte normande si plate et si peu accidentée que rares étaient les petites criques bien abritées que l'on pouvait gagner vaille que vaille à la voile pour réparer tranquillement en cas d'avarie – il avait pourvu son Daycruiser datant tout de même des années cinquante, un vrai produit vintage, d'un mât de fortune et d'une petite voile au cas où. Ce qu'il aimait de cette côte normande, dès que l'on s'éloignait du cap du Havre ou des immensités de sable blond du complexe Deauville-Trouville, c'était cette impression que les prés normands, d'un vert à faire rêver l'espérance, disait la vieille fée de Honfleur, Lucie Delarue-Mardrus, s'avançaient pour un baiser jusqu'à toucher la mer. C'était peut-être pour la consoler de toutes ses grisailles et lui offrir un peu de leur verdure. La poétesse de Honfleur, il ne l'avait bien sûr jamais connue, mais elle venait se ravitailler dans la boulangerie familiale, payant sa note quand elle y pensait, c'est-à-dire rarement aux dires de sa grand-mère, mais laissant en offrande l'une de ses drôles de poupées qu'elle confectionnait elle-même ou quelques vers désinvoltes griffonnés sur un coin de page.

Son chalutier, baptisé sans grande originalité *L'Albatros*, c'était sa liberté, au même titre que son petit scooter Peugeot, un joli City star noir, également acheté d'occasion. En fait, tout ce qui pouvait l'éloigner de la boulangerie familiale où il secondait son père sans le moindre entrain était le bienvenu. Pourtant, Christophe chérissait Honfleur. Il aimait ses maisons couvertes d'ardoises pour les protéger du vent et de l'humidité du Vieux Bassin, semblant faire la ronde autour de l'eau en se penchant pour s'y mirer avec des grâces de vieilles coquettes. Il aimait les voûtes en quilles de bateau de Sainte-Catherine et plus encore la minuscule chapelle de Notre-Dame-de-Grâce, dédiée aux

pêcheurs et veillant sur leur bon retour au bercail ou les pierres bien polies par les siècles de Saint-Léonard. Non pas que Christophe fût pieux. Dieu, il n'y croyait guère et même, il s'en foutait. Il y avait bien assez des djihadistes de tout poil pour se faire sauter dans un élan de foi imbécile aux quatre coins de la planète. Il croyait au Bing Bang, aux vertus du hasard et de la nécessité et ne se posait pas davantage de question. On n'allait tout de même pas prier un Bing Bang... Pourtant, il adorait la semi-pénombre des sanctuaires, leur parfum de cire et de poussière, les murmures des vieilles bigotes attendant que le temps passât sur leurs fragiles carcasses. A sa manière, Christophe était un poète. Il n'écrivait pas, ne grattait pas les cordes d'une vague guitare électrique comme tous ses potes se prenant un peu vite pour des musicos. Il ne peignait pas – il y avait près d'une centaine de galeries à Honfleur, la plupart vendant d'infâmes croûtes made in China. C'était bien suffisant.

Son truc à lui – il avait tout de même la sagesse de ne pas prendre son hobby pour de l'Art –, c'était la photo et les innombrables collages qu'il réalisait ensuite et tant pis si ce genre n'était plus très à la mode depuis que le Surréalisme avait vécu. D'ailleurs, il ne les montrait pas. Son minuscule Nikon Coolpix à la main, il multipliait les clichés bizarres, les tirait ensuite sur son imprimante HP Photosmart, les encastrait, les enchâssait les uns dans les autres, choisissant de préférence des teintes sanguines, des noirs profonds. Il ne pensait pas que c'étaient de véritables créations, mais il les aimait bien. Ces œuvres assez sombres et peut-être inquiétantes l'apaisaient. Elles lui donnaient un but qu'il n'aurait bien sûr pas trouvé dans la monotonie du travail si casanier et si exténuant de la boulangerie.

Enfin, son père, Emile Vontran, lui avait depuis l'enfance appris les gestes du parfait petit boulanger. Il les accomplissait vite et bien, sans y penser. Surtout, sans y penser, tandis que sa mère, Anne, tenait la caisse et le rayon pâtisserie de la boutique. Le travail de ses parents avait au moins eu un effet bénéfique sur Christophe : depuis sa prime enfance, il abhorrait les sucreries, toutes sortes de sucreries. Boulangerie oblige. Il était donc resté long et mince, avec une ossature fine et nerveuse. Pour le reste, un vrai physique de Normand, disait son père qui était quant à lui

plutôt noiraud et court sur pattes. Christophe était d'une blondeur d'épis bien mûrs, avec d'immenses yeux gris bordés de cils sombres et fournis, des traits réguliers, une bouche charnue. Les filles le trouvaient beaux et il n'en profitait guère, car il y avait Christian. Aussi loin qu'il se souvienne, il y avait toujours eu Christian.

Ils avaient été ensemble à la communale, puis au lycée Albert Sorel. Christophe, à la différence de bien des ados, avait apprécié l'ambiance du lycée, l'enseignement des profs. Les livres avaient élargi son univers, alors que la plupart de ses potes ne juraient que par les jeux vidéos, se passionnant alors pour les subtilités de *Dead or Alive*, *Far Cry* ou *Doom 3*. Bien sûr, les jeux avaient évolué. Les effets spéciaux s'étaient multipliés, certains décors étaient vraiment soignés et l'on n'en était plus à la préhistoire du jeu vidéo, comme ne cessait de le lui seriner son copain préféré, Stéphane Faber. Pour lui faire plaisir, il lui arrivait parfois de disputer avec lui une partie sur *Syberia 3*, *Steep* ou *Werewolves within*, mais très vite, il trouvait les divers processus des tueries assez débiles, car c'était toujours la même chose, le même but. Tuer. Exterminer. Oh, le but était sans doute assez noble, sauver la planète ou préserver la race humaine contre des vilains envahisseurs ou des créatures abominables jaillies des profondeurs de ténèbres infernaux.

Son prof de Littérature, un certain Delfeuil, lui avait donné pour toujours le goût des beaux textes et une prédiction certaine pour les années trente. Le temps si bref de l'insouciance. De l'innocence. Il aimait tout pêle-mêle, dans l'univers des Thomas Mann, Herman Hesse, Stephan Zweig ou des Américains tels qu'Hemingway, Fitzgerald et plus tard Tom Wolf. Tout était alors plus beau, plus délectable. Les femmes étaient plus belles, plus élégantes, muses ou égéries. Les hommes, les « maîtres du monde », prétendait-on, portaient de beaux costumes croisés, des chaussures deux tons, roulaient dans de rutilants bolides aux formes élancées. On n'avait jamais fait mieux qu'une Duesenberg J Murphy si racée, si nerveuse ou une Bentley 3litre 5. Une simple Renault Vivaquatre KZ11 restait une réussite inégalée. Même les gangsters avaient alors de l'allure...

Tout en guidant son petit chalutier pétaradant dans le chenal menant vers le large, Christophe se disait que ni Stéphane ni Christian ne le comprenaient vraiment. Que savaient-ils de lui, de ses aspirations profondes ? Rien ou si peu. Il avait d'ailleurs la désagréable impression que Christian lui échappait, depuis qu'il fréquentait la fac de Médecine de Rouen. Il était à présent en seconde année, ainsi qu'Amélie et Marc, l'autre duo de leur petite bande de copains, tandis que Stéphane et lui végétaient à Honfleur, lui dans la boulangerie familiale et Stéphane au Perroquet Vert, dont il était devenu le gérant. Situé quai Sainte-Catherine, sur le Vieux Bassin, c'était vite devenu leur bistro de prédilection, leur lieu de rendez-vous. C'était en fait, dans la bande, lui le plus mal loti. Seconder son père – son père adoptif – dans une boulangerie, tu parles d'un avenir... Un jour, bien sûr, il lui faudrait quitter Honfleur, où se mouraient ses ambitions, même s'il aimait d'amour ses vieux pavés si souvent mouillés de pluie, ses ruelles parfois si étroites qu'en étendant les bras, on pouvait en toucher les deux parois, comme c'était le cas pour certaines venelles traversant la rue de L'homme de Bois, entre Sainte-Catherine et le Vieux Bassin. Il en aimait aussi les quilles bariolées des autres chalutiers, les filets séchant sur les rambardes du pont de la Lieutenance. Mais comment se construire un avenir digne de lui à Honfleur ? Impossible. Il y reviendrait, une fois fortune faite.

Il faisait une de ces belles et rares journées de septembre. Les abrutis de vacanciers étaient repartis vers d'autres cieux, d'autres plaisirs, le rythme de travail à la boulangerie s'apaisait lentement. Il avait enfin quelques heures de liberté devant lui. Pas trop tôt, après toutes les folies de ces trois derniers jours.

Les 50 cv du moteur Wartburg du petit daycruiser bien modernisé par ses soins ronronnaient de toute leur puissance. La mer était plane. Les mouettes s'égosillaient comme il l'aimait dans un ciel pur. Il avait gagné la haute mer, ce n'était plus l'embouchure de la Seine et ses délicieuses senteurs de vase. La vase normande, Christophe l'avait toujours adorée. Ses plis et ses replis formaient de gros duvets bien molletonnés d'un gris tendre ou parfois d'une couleur plus dure. Parfois aussi, le gris s'irisait en teintes plus mystérieuses. Christophe y voyait des roses

suspects, des verts étranges et même des bleus tombés du ciel. Et cette incomparable odeur de terre gorgée d'eau, de flaques croupies, d'algues oubliées que dégageait la vase normande... Des vagues frisaient doucement l'étendue bleue, comme des boucles que l'on voudrait entortiller sur le bout des doigts.

Il avait atteint sa petite plage secrète de Pennedepie, enfin, moins secrète depuis qu'un camping s'était installé dans les environs, mais les campeurs aussi s'en étaient allés pour la plupart. Là, les prés venaient mordre les galets et s'abreuver de sel. Puis, de Villerville à Trouville et Deauville, la côte se faisait plate et docile. On pouvait sans risque la longer à quelques encablures du rivage. Le chalutier sautait à peine sur les vagues. On aurait pu se croire sur un lac – un immense lac, car il y avait cet horizon imprécis, tout ouaté de brume. Quelques blockhaus ajoutaient leurs inquiétantes masses grises et belliqueuses à l'image trop policée des chaumines du bord de mer, avec leurs iris poussant sur les toits, fanés en cette saison, leurs roses trémières jouant de toutes les nuances de rouges. Quelques pommiers claudiquaient encore dans les prés, histoire de rappeler qu'on se trouvait bien en Normandie, mais les hôtels de luxe avaient remplacé les vieilles granges et les vaches s'en étaient allées paître ailleurs. D'ailleurs, on voyait de moins en moins de ces bonnes Normandes aux fortes tétines, si chères au peintre Eugène Boudin. Quota européen oblige. On les avait remplacées par des vaches à viande à la laide robe d'un blanc douteux, poussiéreuse.

On arrivait en vue de Trouville et de ses célèbres falaises de glaise des Vaches Noires. L'immensité de la plage qui englobait jadis toute celle de Deauville et filait jusqu'aux falaises était à présent barrée par la masse hirsute de marinas d'un gris à flanquer le cafard aux plus optimistes des vacanciers. De nouveaux promoteurs un peu moins cons que les premiers avaient semé ça et là quelques blocs de couleurs, quelques maisons plus basses et moins rectilignes, mais l'ensemble restait désespérément raté, surfait et presque désert.

Christophe entra lentement dans le port de Deauville, se disant comme d'habitude que son petit chalutier, même rénové, avait plutôt piteuse allure en comparaison des yachts de



milliardaires venus ici se montrer comme à la parade. Et il se demanda s'*il* en avait un. Il trouva une place, se faufila entre deux monstres aux airs de requins, belles machines de prédateurs, arrêta le moteur, sauta sur le quai et enroula ses boots autour des bites d'amarrage. Il s'était délibérément donné un look de marin, jean effiloché comme il se devait, marinière confortablement usée, casquette de vieux loup de mer et Docksidés avachies, barbe de trois jours. Puis il longea la mer jusqu'aux trop fameuses planches encore fréquentées par quantité de pseudos nurses à l'anglaise, toutous endiamantées et trop jeunes mères aux bras de papas bien trop âgés pour leur progéniture aussi hurlante que bariolée. Décidément, cette ville ne devenait fréquentable qu'en hiver.

Sans se hâter, sifflotant pour se croire une allure décontractée, il marcha jusqu'au Normandy, ses colombages d'un vert d'eau tirant sur le gris, sa forêt de parasols et de géraniums bien policés – on aurait dit qu'on en avait astiqué les feuilles. Malgré lui intimidé par l'imposante entrée, les pierres apparentes en damier pour se donner de faux airs de manoir anglais, les buis faisant le gros dos sous le soleil normand, il ralentit le pas, consulta sa montre. Ça collait, il avait bien les dix minutes de retard qu'il s'était imposées. Il ne fallait surtout pas qu'*il* aille s'imaginer qu'il accourait comme l'un de ces chiens-chiens des planches, au premier coup de soufflet. Et il entra.

Un portier obséquieux, mais prêt à tout hasard à le faire déguerpir au plus tôt, lui demanda ce qu'il désirait.

– Monsieur Alain Meillant, je vous prie, demanda-t-il d'un ton hautain, guettant l'effet du nom sur le visage compassé du larbin.

– Le Président se trouve avec son staff devant la cheminée du grand salon, je vais vous annoncer.

– Inutile, je suis attendu.

Il avait oublié qu'à partir de certaines fonctions et d'un certain nombre de millions d'euros sur son compte en banque, on devenait toujours le président de quelqu'un. Plantant là le personnage galonné interdit, il se dirigea d'un pas martial vers le salon qu'il apercevait – ou plutôt la succession de pièces d'apparat servant indifféremment de bars ou de salons d'attente.

Les salles de travail réservées aux grosses sociétés devaient se trouver derrière les portes lambrissées – et closes.

Christophe avait recherché sa photo ou plutôt les innombrables clichés du président, puisque président il y avait, sur Internet et il repéra sans peine la célèbre chevelure argentée soigneusement lissée en arrière, à peine un peu trop longue. Quatre hommes se trouvaient rassemblés devant l'imposante cheminée où flambait un grand feu en dépit de la clémence de la saison, mais un feu dans une grande cheminée devait s'imposer comme l'image du luxe. Trois d'entre eux portaient d'impeccables costumes de lin ou de gabardine gris, beige ou marine, toutefois sans cravate. Celui à la chevelure argentée était le seul à arborer un jean, sans doute du meilleur faiseur, et une chemise Lacoste d'un rose indien aussi flamboyant que le plumage des flamants roses. Le jean, la chemise, la montre et les pompes italiennes devaient coûter aussi cher que son daycruiser d'occase, mais ils correspondaient sans doute à l'idée que le Président Meillant, puisque Président il y avait, se faisait de la décontraction.

Deux de ses acolytes, probablement des secrétaires, pianotaient fébrilement leurs i-phones dernière génération pour noter les immortelles consignes du grand homme. Le troisième, Christophe le reconnaissait. C'était lui qui l'avait abordé lors de cette fichue soirée après laquelle plus rien n'avait été comme avant. Son regard, plus jaune que brun, celui d'un grand fauve, pensa-t-il, le glaçait toujours autant. Il se vrillait au sien et lui sondait l'âme. Il exigeait, il imposait et il ne servait à rien de chercher à lui résister.

Même si Christophe s'était par avance préparé à cette rencontre, la rencontre de sa vie, il se dandinait gauchement d'un pied sur l'autre, ne sachant que faire ni quelle contenance adopter. Rien ne se passait comme il l'avait prévu. L'homme à la chevelure argentée, son père, ne lui avait pas accordé un regard alors qu'il s'était attendu à des airs émus, à des embrassades embarrassantes. A la grande scène du deux, quoi. Et le balèze au regard de grand fauve, même s'il l'avait parfaitement vu, ne disait rien, ne faisait rien.

Christophe aurait bien voulu tourner les talons et s'en aller, puisque nul, ici, ne semblait se soucier de lui, mais c'était trop tard. Tout était beaucoup trop tard. Il était allé trop loin et ne pouvait plus s'en aller. Cet homme était à présent sa dernière planche de salut. Aussi demeura-t-il, toujours aussi gauche, mais furieux, humilié, à quelques mètres seulement du Président, ne sachant quelle contenance prendre et se croyant parachuté dans quelque mauvais rêve. Cauchemar plutôt.

Enfin, le balèze lui adressa un froid sourire – qui était pire encore que son indifférence – se pencha vers Meillant, lui toucha brièvement le coude en lui désignant Christophe d'un sec mouvement du menton.

Le Président se tourna vers lui et eut alors son sourire de star qui lui ouvrait tous les cœurs – et, disait-on, écartait aussi les cuisses des femmes car le Président, comme la plupart des hommes politiques, avait la réputation d'être un sacré tombeur.

– Christophe, s'écria-t-il en se levant pour marcher vers lui et lui tendre la main pour une virile empoignade – il avait oublié que, dans certains milieux, les hommes ne s'embrassaient pas. C'était vulgaire.

D'un geste bref, Alain Meillant renvoya les deux secrétaires sans les lui présenter, ajoutant à son intention :

– Mais viens t'asseoir ! Que bois-tu ?

– La même chose que vous !

– Victor ne boit que de l'eau minérale, du moins quand il est en service, et moi, j'ai essayé un mojito normand, tu connais ?

– Non, mais je veux bien essayer aussi.

Un nouveau geste et un serveur empressé prit aussitôt la commande. Le personnel du Normandy avait veillé à ménager autour du Président et de ses hommes un grand espace vide protégeant leur intimité et des propos qui n'étaient probablement pas destinés à tomber dans n'importe quelle oreille.

– Alors, mon garçon, Victor m'a raconté que tu te trouvais dans une sacrée merde...

– On peut dire ça...

– Raconte-moi tout.

– Ca risque de prendre un certain temps.

– J’ai tout mon temps, ce n’est pas tous les jours que je fais la connaissance de mon fils, mon fils unique...

Nouveau sourire de star, toutes dents dehors, si blanches et si bien alignées que Christophe se douta qu’elles n’étaient pas naturelles. Il risqua :

– J’ai appris que vous avez aussi trois filles...

– Oui, trois filles en effet, les portraits en porte-clefs de leur mère, une femme bien sûr admirable, si admirable... Et mes filles prennent le même chemin que leur mère. Ce sont de vraies gravures de mode anorexiques photographiées sous toutes les coutures par les paparazzis de la planète. Elles m’emmerdent, Christophe, si tu savais... Bon, je t’écoute et sache bien que tu dois tout me dire, quoi que tu aies pu faire, car je t’aiderai. Je n’ai pas l’intention de voir mon fils unique, sitôt découvert, plonger en prison pour des années.

– Ça ne ferait en effet pas très bien dans le tableau !

Alain Meillant le considéra avec une certaine stupéfaction, précisant aussitôt :

– Je ne t’ai pas encore reconnu, Christophe, ne l’oublie pas. Officiellement, tu n’es encore que Christophe Vontran, le fils de petits boulangers fort respectables de Honfleur. Ni plus ni moins. Alors, je t’écoute. Victor, je n’ai plus besoin de toi dans l’immédiat, tu peux prendre ton après-midi, nous ferons le point ce soir et déciderons ensemble de l’avenir, en fonction de ce que Christophe m’aura appris.

Victor se leva, adressa à Christophe un vague mouvement du menton qui pouvait tout signifier – le menton semblait tenir une certaine importance dans son langage corporel – et s’en alla.

– C’est Victor qui ?

– Victor Linsky, mon pote, garde du corps, confident et nettoyeur au besoin.

– Nettoyeur, comme dans les films ?

– Comme dans les films, si tu veux.

– Bon, par quoi je commence ?

– Par le commencement. Je veux dire, le commencement de la merde, pour toi.

– Je ne pensais pas aux couches-culottes, ni à mes premiers pas à la DAS. Pas vraiment passionnant.

– Pas vraiment. J’ai toujours eu une sainte horreur des bébés, quoi que ma chère Sybille, ma femme, ait pu croire.

## Chapitre 2

– Je suppose que vous savez déjà le principal me concernant. J'ai vingt-cinq ans, ai été adopté à six mois, j'ai toujours vécu à Honfleur et je travaille avec mon père à la boulangerie, non par choix, bien sûr, mais par obligation. Mes parents sont de braves gens que j'adore, mais qui ne peuvent guère m'aider dans le contexte actuel. Je ne sais rien de ce qui a précédé mon adoption et ça, peut-être est-ce à vous de me l'apprendre...

– Plus tard, mon garçon. Pour l'instant, l'urgence est le pétrin dans lequel tu t'es fourré.

– Je sais bien... Tout a donc commencé au cours de cette soirée à la piscine de Deauville, donnée par le PDG d'une marque de vêtements de sport. Il y a d'abord eu l'habituelle présentation de la gamme des maillots de bain, versions hommes et femmes...

– Il pouvait être neuf heures du soir. La nuit tombait à peine, les baies vitrées étaient grandes ouvertes pour rafraîchir l'atmosphère, la mer était haute et l'on entendait, non loin de là, le léger clapotis marin. La piscine en forme de vagues conçue par Roger Taillibert en 1965, futuriste en ces temps-là, des années lumières plus tôt, vieillissait mal, comme bien des constructions en béton. Pourtant les lumières à peine rosées, le délire de palmes et de fleurs exotiques installé à l'intérieur lui allait bien au teint et rendait l'ambiance étrange, éthérée, ce qui était l'effet souhaité. Une machine Wave it remuait doucement la surface d'un bleu trop intense. Une passerelle traversait les cinquante mètres d'eau. Beaux garçons bodybuildés et naïades aux courbes voluptueuses y évoluaient en exhibant de savantes draperies, la nouvelle ligne de maillots bien éloignées des burkinis et ne cachant pas grand-chose de leurs anatomies.

« Avec les autres membres de ma petite bande, Christian, Stéphane, Amélie et Marc, plus quatre autres serveurs du Perroquet Vert, nous faisons partie du personnel embauché en renfort pour l'occasion. En stricts costumes noirs et chemises blanches, jupettes courtes et petits tabliers blancs pour les filles, nous formions un contraste voulu avec les époustouflantes draperies des mannequins féminins, faisant office de maillots de bain. Une musique de groupes zouks et des 'tits punchs peaufinaient l'ambiance antillaise. Il y avait comme il se devait quelques hommes d'affaires en vue, un ministre toujours en exercice mais pas encore en examen, deux ou trois actrices de seconde zone, mais on s'en contentait, des tops internationales semblant se trouver bien plus importantes que les naïades évoluant sur la passerelle surplombant toute la longueur de la piscine et le tout venant de Deauville, quelques fondus de courses hippiques et beaucoup de boutiquiers du Sentier.

« J'avais bien senti que quelque chose n'allait pas avec Christian. C'est mon petit ami, au cas où vous ne le sauriez pas... »

Christophe avait pris un air agressif et le Président fit un geste apaisant de la main, signifiant qu'il se moquait de cet aspect des choses.

– Il semblait m'éviter et je ne trouvais aucun moyen de demeurer seul un instant avec lui. Pourtant, nous avions passé une délicieuse soirée ensemble deux jours plus tôt. Après un dîner de fruits de mer au Galatée, à Trouville, un vrai restau situé sur la plage, nous avions pris ensemble un bain de minuit un peu frisket, puis nous avions fait l'amour au clair de lune, romantisme oblige. Mon argent de poche de la semaine y était passé, mais je pensais qu'il en valait la peine et appréhendais le moment où il retournerait à la fac de Rouen. Insensiblement, un abîme commençait de se creuser entre nous et je craignais de ne le perdre. La soirée au Galatée avait été une réussite, j'avais retrouvé le fougueux Christian que j'aimais, avide de mes baisers, de mes caresses. Je m'étais donc inquiété pour rien. C'était toujours *mon* Christian.

« Deux jours plus tard, lors de cette stupide soirée à la piscine de Deauville, à nouveau, rien n'allait plus. Je l'avais trouvé lointain, fermé. Bref, il me faisait la gueule. Finalement, j'avais réussi à le coincer entre un bouquet d'ibiscus et un pot de bougainvilliers d'un orange digne d'un coucher de soleil. »

– Enfin, Christian, qu'y a-t-il ?

– Dis-moi plutôt qui tu es, toi ?

« Interdit, ne comprenant pas ce qu'il voulait dire, j'avais ouvert la bouche comme une grosse carpe muette et il en avait profité pour s'éclipser. Puis il y avait eu cette panne d'électricité. La soirée avait ensuite repris à la lueur de centaines de bougies et nous nous étions tous demandés si la panne n'avait pas été orchestrée par les organisateurs. Il y avait fort à faire pour renouveler les petits fours et canapés du buffet, vider les cendriers, enlever les verres sales, servir punchs et champagne. Je n'avais plus eu beaucoup de temps pour me soucier de Christian et de ses états d'âme. Ce fut pourtant lui qui m'accosta, en me disant :

– J'ai besoin de faire un break, Christophe. Ainsi, on pourra réfléchir chacun de son côté.

– Mais...

« Il n'avait même pas écouté ma réponse. Costume noir et chemise blanche s'éclipsèrent à l'autre bout de la salle et je ne le revis plus.

« Je rentrai tard et éreinté, chevauchant mon scooter City Star sur la petite route sinueuse menant à Honfleur et longeant la mer, presque noire à cette heure. Cette fois, Christian n'était pas accroché à ma taille, il n'y avait personne derrière moi. Je supposai qu'il était revenu avec Stéphane et les autres, dans sa Cadillac Eldorado cabriolet des années 1976, couleur de marron glacé, qu'il briquait chaque jour avec un soin jaloux.

« Par chance, mon père m'avait dispensé de travail le lendemain et je pus faire une longue grasse matinée. Ce ne fut que dans la soirée que je retrouvai, toujours au Perroquet Vert, Stéphane et les autres. Christian n'était pas avec eux. Tant pis pour lui s'il continuait à bouder dans son coin. Certains mecs ont le secret pour vous reprocher une myriade de fautes imaginaires, trop peu d'attention pour leur petite personne et trop pour un



autre que vous n'aviez même pas remarqué, un rire trop appuyé avec un pote dont il s'imaginait être l'enjeu, une réponse inappropriée, un regard trop marqué vers un autre. Il y avait, ces derniers temps, tellement de choses qu'il trouvait à me reprocher... Il s'était sans doute fait de nouveaux copains plus dignes de lui dans sa nouvelle fac et cherchait un prétexte pour rompre avec moi, voilà tout. C'est tellement plus facile de rompre après une bonne vieille dispute, en forçant sa colère, mais je ne comptais certainement pas lui en donner le prétexte. A lui de prendre ses responsabilités. Qu'avait-il en fait de si particulier, sinon qu'il faisait partie de mon paysage depuis sa prime enfance ? Bien sûr, il était bien fichu, mais qui ne l'est pas à vingt ans et des poussières ? Il avait aussi d'irrésistibles yeux d'un bleu tendre, une petite fossette à la joue gauche lorsqu'il souriait et une peau si douce, si lisse... Bon, mieux valait n'y plus songer et faire comme s'il n'avait jamais existé, puisqu'il cherchait manifestement à me plaquer... Plus facile à dire qu'à faire...

« Christian ne refit pas surface les jours suivants et nous nous sommes tous imaginé qu'il était parti pour Rouen afin d'y organiser sa rentrée universitaire, peut-être y chercher un studio ou mieux se renseigner sur les prochains cours, les polycopiés, les livres et les bibliothèques. Bizarre tout de même qu'il n'ait prévenu personne, et en particulier Amélie et Marc, ses meilleurs amis...

« Plusieurs fois, Stéphane était revenu à la charge, trouvant son absence suspecte, pour ne pas dire inquiétante. On ne l'avait plus revu non plus au Perroquet Vert, où il devait pourtant travailler à mi-temps jusqu'à la fin du mois de septembre. »

– Tu sais bien que ça ne lui ressemble pas, Christophe, ne cessait-il de me répéter. Nous devrions passer voir chez lui. Son père aura peut-être de ses nouvelles ou il nous dira s'il est malade...

– André ne m'apprécie guère, tu ne l'ignores pas. Depuis que son fils chéri va à la fac à Rouen, je ne suis plus digne de lui. Christian peut trouver beaucoup mieux que moi. Il ne voudra même pas me parler.

– Si je viens avec toi, il acceptera de nous recevoir !

« Stéphane était plutôt du genre obstiné. Quand il avait une idée en tête, mieux valait ne pas le contrarier et moi, résigné, de prendre place aux côtés de mon copain, dans l'antique Américaine toujours aussi bien lustrée.

« La voiture grimpa allègrement la Côte de Grâce, jusqu'à l'antique chapelle de la mer aux ex-voto si touchants – des maquettes de bateaux fabriquées par les marins sauvés d'un naufrage grâce à l'intercession de la petite Vierge. Ils furent par malheur volés par les antiquaires du coin, mais peu à peu reconstitués. Nous empruntâmes de multiples chemins creux aux somptueuses voûtes de feuillages, aux talus abruptes avant de déboucher sur un sentier plus pierreux et plus creusé d'ornières que les autres, menant à l'ancienne ferme reconvertie en pépinière d'André Le Coutellier, le père de Christian, devenu veuf dix ans plus tôt. Vu l'état de la bâtisse et de l'inévitable « cour » normande lui faisant face, où s'entassaient les rebuts de toute une vie, on devinait que les affaires de la pépinière n'étaient guère florissantes, à présent que l'on pouvait tout commander sur le Net. Il y avait là quantité de vieux pneus et machines rouillées à la destination incertaine et à l'utilité plus incertaine encore, des cageots plus que moisissés, des sièges bancals, une baignoire incongrue, à demi emplie d'eau saumâtre, un fauteuil aux viscères exhibés... C'était sale et triste. »

– On aurait dû téléphoner, fit remarquer Stéphane.

– Il y a longtemps qu'il est coupé et le portable de Christian ne répond pas, j'y ai laissé un nombre incalculable de messages. Allons frapper à la porte.

– Il n'y a pas de chien, au moins ? demanda Stéphane qui en avait une peur maladive.

– Non, leur vieux Clovis est mort l'été dernier et n'a pas été remplacé. Cela vaut mieux, le père André oubliait souvent de le nourrir, du moins ses soirs de cuite, c'est-à-dire presque chaque jour...

– Il n'a pas dû avoir la vie rose, ce pauvre Christian.

– C'est pour ça qu'il veut mettre quelque distance entre cette bicoque pleine de mauvais souvenirs et lui, ce que je peux comprendre. Ce n'est pas une raison pour nous laisser sans nouvelles...

– Vous vous étiez disputés, lors de cette soirée à la piscine, non ?

– On ne peut pas vraiment parler de dispute. Il m'avait annoncé sa décision de faire un break, comme il disait.

– Sans raison particulière ?

– Sans raison, du moins, s'il y en avait, je ne les connais pas.

« Nous progressions en louvoyant dans la cour encombrée aussi d'innombrables détritrus. Une petite clôture ceignait la maison, protégeant quelques rosiers en fleurs et une glycine généreuse. Christophe en poussa la barrière et alla toquer à la porte en murmurant :

– Je comprends pourquoi il ne voulait jamais que j'aille le chercher chez lui. Tout est tellement sale, tellement triste ici...

Il attendit quelques instants, toqua à nouveau, avant de dire :

– Allons voir dans la remise que j'aperçois derrière les pommiers si sa vieille camionnette déglinguée s'y trouve toujours. Il a pu s'absenter pour une livraison...

Il n'y avait pas de camionnette et pas de père Le Coutellier, ni dans la remise, ni dans le reste de la pépinière mal entretenue. Ils eurent beau crier, appeler, nul ne leur répondit.

– Qu'est-ce qu'on fait ? demanda Stéphane. Tu crois qu'on devrait signaler leur disparition à la gendarmerie ?

– Ça me semble un peu tôt. Christian doit être à Rouen et lui en train de cuver son vin dans quelque fossé. Eviter de me parler au téléphone doit faire partie de ce qu'il appelle « un break ». Quant à son père, je sais que ce n'est pas la première fois qu'il disparaît ainsi.

– Alors, on ne tente rien ?

– Ça me paraît le plus sage. Dans une semaine, je ne dis pas... Et puis, Amélie et Marc vont également se rendre à Rouen pour la rentrée. Ils nous donneront alors des nouvelles de Christian...

– Tu as sans doute raison, mais ils ne s'y rendront pas avant la fin du mois. Ça fait presque trois semaines à attendre. Comment peux-tu rester si calme ?

– Je pense que, dans la bouche de Christian, « break » veut malheureusement dire rupture. Alors mieux vaut que je m’habitue maintenant à l’idée de ne plus le voir. Mais qui te dit que je suis calme ? Enfin, on peut être calme et malheureux, non ?

– Ce fut à cette époque que j’eus la nette impression d’être suivi. Non, si j’y réfléchis posément, cela datait de la fameuse soirée à la piscine, mais alors, je ne pensais qu’au fameux break imposé par Christian, que je prenais plutôt pour une rupture. Un homme tout de noir vêtu, à la Thierry Ardisson, costume noir et col roulé de même teinte, s’était plusieurs fois trouvé sur mon chemin, cette nuit-là. Je m’étais d’abord heurté à lui alors que je me rendais aux toilettes pour reprendre mon souffle après cet ultimatum de mon petit ami auquel je ne m’attendais pas. Puis je l’avais revu à deux reprises, pendant que je débarrassais à nouveau le buffet de ses verres et assiettes sales. J’avais eu l’impression d’un regard inquisiteur vrillé sur moi, je m’étais retourné et je l’avais revu. Même silhouette encore, pendant que je démarrais mon scooter. Ce ne pouvait être le seul hasard. D’ailleurs, tout, dans l’homme en noir, retenait mon attention. Démarche trop souple, presque féline. Largeur impressionnante des épaules. Lunettes noires masquant son regard dès qu’il se trouvait à l’extérieur, même s’il n’y avait aucun soleil à l’horizon. Et cet air de suprême aisance. Ce costume si classique, mais à la coupe sans doute hors de prix, au tissu tout aussi coûteux, juste assez large dans le dos pour dissimuler peut-être un holster et son arme. J’opterais pour un Sig Sauer p226. Une arme racée, élégante et fiable. Était-ce un tueur, un garde du corps ? Qu’avait-il à s’intéresser ainsi à moi, modeste petit commis boulanger, probablement cocu de surcroît ? Peut-être que je me faisais des idées, mais j’avais l’impression que, désormais, il ne se passait pas une journée sans que l’homme en noir ne traîne dans mon sillage. Dans la journée, l’élégant costume était remplacé par un jean et un T-shirt sombres ou un pantalon de lin et une chemisette à manches courtes, mais toujours noirs.

« Je l’avais revu près du vieux lavoir tout rénové et fleuri sur tranches, aux abords de la boulangerie paternelle, devant la